

Reine des Apôtres, la Reine des Martyrs, la Reine des Confesseurs, tous tombèrent à genoux dans les feuilles mortes ; et je sentis alors passer sur cette foule et dans mon cœur un frisson sacré. Oui, nous éprouvâmes alors, par action réflexe et par sympathie pour ces jeunes gens qui se dévouaient à la mort, quelque chose de l'angoisse qui accabla Jésus à la veille de son sacrifice, dans la nuit tragique, sous les ténébreux oliviers.

Cependant, ce n'était pas encore le moment le plus pathétique de la solennité.

A la fin des litanies nous suivîmes les « Partants » dans la chapelle, qui est froide et sans ornements. Sobre et sévère aussi fut la parole du Père Supérieur, qui, au nom de toute la congrégation, leur dit adieu en ce monde — pour toujours. En termes d'une fermeté rare, il insista sur cet adieu, répétant aux voyageurs qu'ils partaient sans arrière-pensée de retour, qu'ils quittaient à jamais leur patrie et leur famille, et que la séparation était définitive, complète, absolue. Dans les stalles et dans les tribunes de l'église, il y avait les parents et les amis des jeunes missionnaires. Mais ceux-ci, debout, impassibles, les yeux baissés, les bras croisés sur la poitrine avec une mâle énergie, écoutaient sans un geste, sans un soupir, sans même un battement de paupières, l'orateur qui redisait toujours le mot adieu et leur rappelait sans cesse que le sacrifice était irréparable.

C'était très simple, et c'était terrible.

Quand le Supérieur eut terminé son allocution, les « Partants » vinrent se ranger sur une seule ligne, devant l'autel. Ils étaient là, pleins de force et de jeunesse, et semblaient attendre le massacre. Tout de suite je pensai aux otages de la Commune, faisant face au peloton des Fédérés.

Alors commença l'acte le plus touchant de l'imposante cérémonie. Tous les assistants défilèrent tour à tour devant les missionnaires, les baisant sur les pieds d'abord, puis sur le visage, — sur les pieds, pour leur souhaiter bonne route et large récolte d'âmes chez les infidèles ; sur les deux joues, en signe de fraternelle tendresse et d'éternel adieu.

J'étais accompagné d'un jeune poète de mes amis. Nous n'hésitâmes, ni l'un ni l'autre, à accomplir le rite, car ceux qui ont un peu d'idéal dans l'âme courbent le front sans effort devant ce qui est vraiment grand, et tous les deux, nous avions